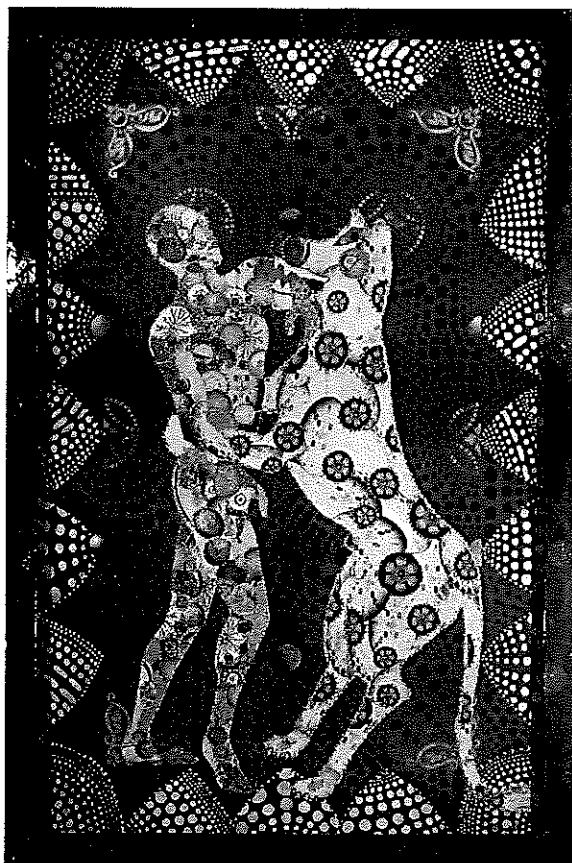


L'art dans notre modernité globalisée ? Une poétique de l'hétérogénéité !



Duel - 2008 © Edouard Duval Carrié

En laissant aux artistes, peintres, musiciens, sculpteurs, poètes, écrivains, le privilège de parler de leur art, je ne m'aventurerai pas à commenter, ni encore moins à dire ce que l'art est ou devrait être. Je parlerai uniquement de rencontres, de chemins qui se croisent, de lieux divers, parce que l'art est de nature insulaire, il crée dans nos sociétés des archipels, il témoigne de la partance des êtres, de manière toujours insolite et inattendue.

L'art revendicatif, je viens de le croiser à l'occasion d'un colloque à Toulouse (*Philosophies européennes et décolonisation de la pensée*, août 2016) qui a consacré ses ateliers à des thèmes comme « Le corps (dé) colonial », « Pratiques artistiques décoloniales », ou encore « Luites et savoirs indigènes ». Le Brésil, le Cameroun, la Réunion se sont mis à rivaliser à travers le vécu

*Le théâtre
met la
lumière sur
les vies les
plus
obscurées.*

de jeunes artistes en recherche. Ils ont gagné, en récitant les poèmes de Sony Labou Tansi, en mêlant leur corps à la dénonciation d'un ordre fondé sur le voyeurisme et la pornographie infantile, en donnant son à des langues minorisées. Ils ont gagné, parce que leur parole a été précédée d'une ode plastique contre la violence et l'assujettissement des corps, corps de femmes, mais aussi corps dés sexués, abusés, déshumanisés, révélés par un art du quotidien. Certaines nous ont rappelés les heures du Cinema Novo quand les favelas sont devenues un code graphique à elles-seules ; d'autres ont montré ce rôle particulier de passeur que remplissent les avant-gardes lorsqu'elles revisitent leur culture pour la célébrer tout en la déstructurant.

Ce qui m'a frappé dans ces expériences multiples croisant art, littérature, philosophie et anthropologie, c'est cette capacité étonnante à mobiliser de nouveaux matériaux, à en tordre d'anciens, bref - à créer. Le corps tatoué, le genre désordonné, le sexe désorienté, l'anarchie verbale, le son créolisé, c'est un dépassement radical de la critique telle que l'a conçue le XX^{ème} siècle. Sade contemplait les amas de corps et le pervers cruel assurant sa domination démoniaque sur la matière. Breton cherchait avec Trotsky un « art révolutionnaire indépendant », une sorte de « révolte de l'esprit » qui puisse rompre avec un monde d'« entrecroisement de conflits » dont « l'Histoire est régie par des lois que la lâcheté des individus conditionne » (*La révolution surréaliste*, 1925). La nouvelle génération est en recherche d'une autre expression : elle part d'un sujet disloqué, sans vérité, sans projet politique pré-donné, sans pulsion *sublimatrice* fantasmant des lendemains enchantés. Il ne s'agit ni d'ordre à contester, ni de désordre à combattre. Cette nouvelle génération livre un récit figuratif d'avant-garde parce qu'elle compose avec son jeune corps, déjà marqué par le fer de la vie, un art composite qui revendique d'abord son existence comme force expressive. Oui !

Cet art est émancipateur parce qu'il libère un être en partance, une sorte de vie bord à bord, qu'un territoire ne peut satisfaire, parce que l'opacité de « l'autre bord de l'eau » l'attire. Vivre avec cet art nouveau c'est déranger l'étranger de nos certitudes, la violence que l'on veut ignorer ou abolir, l'autre abîmé qui veut se reconnaître en nous.

Un extrait de Labou Tansi sur le sens du théâtre me semble bien résumer cette intuition dont hérite la jeune génération actuelle. Celle-ci a assimilé autant ce que le Pop Art et le récit figuratif pouvaient apporter que ce que l'idéal révolutionnaire voulait encore formuler en idées, avec Trotsky et Marcuse.

« Le théâtre met la lumière sur les vies les plus obscures. Il a pour rôle et pour mission de dire vrai jusqu'aux confins de la vérité vécue, sentie ou pressentie. Peut-être est-ce à cause de cela que beaucoup ont vu dans le théâtre une manière de veilleur social et la meilleure part de la conscience de groupe, au sens qu'il peut mettre en route toutes les fragilités de l'être socialement et individuellement parlant ». Cet art reste notre « meilleure part de monde abîmé » (« Quel théâtre dans un monde atteint d'un vicieux traumatisme cinématographique d'essence américaine ? », Fonds Sony Labou Tansi en ligne, Cote : RES.PF.SLT 44/5).

En contemplant ces jeunes artistes venus chacune et chacun de leurs mondes abîmés, j'ai été convaincu de leur force émancipatrice parce qu'il ne s'agissait plus d'oubli de l'être, de raison négative ou de reterritorialisation des savoirs. Il fallait en finir avec l'authenticité, le Vrai, le Beau et le Juste, pour affronter l'Un-Réel et cette non identité qui, selon les mots de Glissant, « relate l'effet de l'opacité des autres sur notre propre sensibilité » (E. Glissant, « Le Chaos-Monde, l'oral et l'écrit », dans *Écrire la "parole de nuit"*, p. 127). Une poétique de l'hétérogénéité !